Publie par la Cie. d'Imp. JOURNAL QUOTIDIEN 414 et 416, Rue Sussex

ABONNEMENT
LE CANADA
Journal Quotidien du Soir.
Un An en Ville ..... $ 4.00
Un An par la Poste .... $ 3.00

LE CANADA

OSCAR McDONELL, Directeur de la Redaction.

LA VALLEE DE L'OTTAWA
Edition Hebdomadaire du Journal
LE CANADA
ABONNEMENT
Un An en Ville ..... $ 2.00
Un An par la Poste 1.00

12eme. ANNEE No 158 OTTAWA, LUNDI 3 AOUT 1891 LE NUMERO 2 CENTS

LETTRE DE MADRID

M. Canovas a dit un jour que les Espagnols avaient les mêmes goûts et le même tempérament que les Français avec cette différence que les Espagnols, en général, n'ont pas le sou. En Espagne, comme en France, on se laisse gagner par le sentiment, et sitôt qu'on a de l'engouement pour quelqu'un ou pour quelque chose, on va de l'avant, sans s'occuper de ce qui peut en résulter. C'est ce qui s'est passé dans cette affaire des privilèges de la Banque d'Espagne. Avant même que le projet de loi fût voté par les Chambres, les populations des provinces ont commencé à s'agiter et à créer des difficultés. Dans la province de Saragosse, qui jusqu'à ce jour a toujours donné l'exemple du calme et du bon sens, le public se presse aux guichets de la succursale de la Banque d'Espagne, pour échanger des billets contre du numéraire. Dans les villes et villages de la province, les petits commerçants et les agriculteurs, avant de conclure une affaire, demandent si le payement doit se faire en billets ou en espèces, afin de pouvoir, dans le premier cas, majorer le prix des marchandises. Un groupe de commerçants a tenu hier une réunion pour protester contre la nouvelle émission de billets.

Si des incidents de cette nature se produisent dans des contrées aussi calmes et aussi peu accessibles aux idées nouvelles, je vous laisse à penser ce qu'il doit en être dans le Midi. Les gens du peuple ne comprennent rien, chez nous, au papier monnaie. Que vont-ils faire, quand le salaire de la semaine leur sera payé en papier, et que ce papier sera passible d'un escompte ? Cette nouvelle situation financière n'amènera-t-elle pas une augmentation du prix des matières premières ?

Le gouvernement ne redoute rien, disent les journaux, et peut être sont ils dans le vrai, car les gouvernements ne voient jamais les choses que dans leur ensemble et ne prêtent pas une grande attention aux petits détails. Vous verrez que, avant six mois, les petites bourses vont nous mettre dans un des plus gros embarras dont un gouvernement puisse être menacé. Pour le moment, on se dit que si le commerce de Madrid fait entendre encore des récriminations, dans quelque temps cela se passera, et tout rentrera dans l'ordre habituel. Il est incontestable que chaque ministère cherche à faire réussir les réformes inscrites dans son programme ; l'expérience seule peut dire, si la réforme votée aura été utile. Je ne crois pas que jusqu'à présent la Bourse de Madrid ait subi le contre coup de la nouvelle loi ; mais l'hiver sera dur, je le dis bien haut dès maintenant à tous mes correspondants, parisiens pour la plupart, qui m'ont fait l'honneur de me demander mon avis sur les suites que pourra avoir la loi récemment votée. Il faut que tous les étrangers qui ont des affaires en Espagne le sachent : l'avenir financier du pays est plein de menaces.

Heureusement, du côté de la politique, il n'existe aucun sujet de crainte. Les Cortès vont suspendre leurs séances jusqu'à l'automne. M. Canovas, président du Conseil, ira probablement faire une cure à la Bourboule, et peut être passera-t-il quelques jours à Paris. La Cour s'installera à Saint Sébastien avant la fin du mois. En un mot, tout est au repos dans le monde politique. Ce n'est qu'à la rentrée, qu'on se trouvera en présence de difficultés qui ne seront suscitées par aucun parti, mais dont tous subiront les conséquences.

***

La mort de M Cavallace, consul de France à Madrid, a causé des regrets si unanimes, que nous n'avions jamais vu un pareil deuil pour un étranger. C'est que l'honorable fonctionnaire jouissait de l'estime générale et était presque devenu des nôtres. A l'ambassade d'abord, au consulat ensuite, il ne s'était fait que des amis. Il s'était assimilé notre langue espagnole au point de la parler comme nous mêmes, et l'on s'était habitué à voir en lui un de ses compatriotes, auxquels les gouvernement étrangers accordent l'*exequatur* pour représenter un pays qui n'est par le leur M. Cavallace, bien que Français, était devenu haute personnalité dans la société madrilène, où ses grandes qualités lui avaient fait une large place. Ordinairement, à l'enterrement d'un Français, à Madrid, on ne voit que des étrangers. Cette fois, l'affluence était considérable. Le Tout Madrid, depuis la haute noblesse jusqu'aux fils du peuple, a tenu à assister à la cérémonie funèbre et à rendre un dernier hommage à cet homme de bien. M. Cambon qui, très ému, conduisait le deuil, a fait son éloge dans des termes qui rendront plus sensible encore le vide créé par sa mort.

L'ambassadeur de France a demandé au gouvernement l'autorisation de transporter le corps de M. Cavallace en Corse, son pays natal, où doit avoir lieu l'inhumation ; cette autorisation a été accordée immédiatement.

Plus de cent voitures suivaient le convoi de l'église à la gare.

***

Avant la fermeture du Parlement, nous avons assisté à une de ces séances qui font l'honneur de la tribune espagnole M. Léon y Castillo, l'ancien ambassadeur d'Espagne à Paris, a traité la question de Cuba, et M. Canovas s'est chargé de lui répondre au nom du gouvernement. Le public s'est pressé en foule aux Cortès, désireux d'entendre ces deux orateurs si remarquables, dans cette belle langue espagnole qui se prête si bien à tous les genres de l'éloquence. M. Léon a prononcé un discours très libéral, demandant pour l'île de Cuba tous les avantages politiques dont jouissent les citoyens espagnols, et a su se maintenir à la hauteur de sa grande réputation d'orateur. Ancien ministre des colonies, il était tout indiqué, pour défendre cette interpellation et il l'a fait à son point de vue ultra libéral.

Le président du Conseil a été, comme toujours, d'une éloquence digne d'admiration. On sait que M. Canovas est le seul rival de Castelar, car s'il est au monde un homme qui puisse lutter contre cette éloquence cicéronienne, c'est assurément M. Canovas del Castillo. Castelar est cependant moins profond, et le talent d'orateur de M. Canovas est aussi brillant que celui de Castelar est solide.

Dans cette question de Cuba, car il y a malheureusement une question de Cuba, M. Canovas est allé droit au but. Il refuse tout accommodement et n'est pas d'avis d'accorder l'autonomie à nos colonies. Il veut les conserver, ces colonies qui nous restent et qui sont l'objet de tant de convoitises, et il entend être aussi archiconservateur à Cuba que libéral en Espagne.

Et M. Canovas a raison, car la moindre concession faite à ces pays, minés par des éléments antiespagnols, serait notre ruine, ainsi que nous avons failli en faire l'expérience. Le général Prim voulait vendre l'île de Cuba aux Etats-Unis, persuadé que le régime libéral appliqué là bas causerait la perte du territoire, et qu'il ne voulait pas, d'autre part, manquer à ses devoirs de chef du parti révolutionnaire. On cria à l'antipatriotisme et ce projet fut abandonné ; mais aussitôt qu'il voulût introduire dans notre riche Antille les lois démocratiques de la péninsule, la révolte éclata et l'insurrection où la guerre de Cuba nous coûta tant d'argent et tant de victimes. Maintenant, on cherche à recommencer, et le parti autonomiste est entré en campagne. M. Canovas a dit loyalement et franchement son avis d'homme d'Etat espagnol : « Le fait de l'union des Antilles à l'Espagne, a-t-il déclaré l'autre jour, est irrévocable » Ceux qui demandent des réformes et des libertés pour aboutir, tôt ou tard, à l'indépendance, ont pu voir, par ce discours essentiellement patriotique, que si jamais l'île de Cuba devait être un jour perdue pour l'Espagne, cette perte ne saurait être reprochée au parti dont M. Canovas est le chef.

***

Et puisque je parle colonies, je tiens à confirmer ce que j'ai déjà annoncé par télégramme, il y a quelques jours, au sujet de la situation des Philippines. On a répandu la nouvelle d'un désastre subi par l'armée espagnole dans ce pays lointain. Cette information, dont on ignore la source réelle, est absolument fausse. Bien au contraire, le général Weyler, gouverneur et capitaine général des îles que les Allemands regardent toujours avec convoitise, a télégraphié, il y a deux jours, aux ministres de la guerre et des colonies pour leur rendre compte du résultat de la campagne entreprise contre les Maures de Mindanao. Le général annonce que, dans le combat de Maladi, douze sultans ont péri sur le champ de bataille, et parmi eux le plus considérable de la région. Le général était rentré à Manille, le 25 de juin, pour des affaires pressées, ce qui prouve qu'il ne jugeait pas sa présence indispensable sur le théâtre de cette guerre contre des sauvages. Dans une quinzaine de jours, il compte repartir pour Mindanao, afin de prendre la direction des opérations militaires dans le sud de l'île. Il assure au gouvernement qu'aucun danger n'est à craindre et que l'ordre le plus complet règne dans le reste de l'archipel.

Pourquoi alors répandre de fausses nouvelles? L'information, ayant été publiée par un journal militaire de Madrid à fort tirage, devait naturellement faire quelque bruit. Mais le télégramme du général Weyler a rétabli les faits, et nous voilà tranquilles de ce côté.

Le patriotisme nous a entraînés cependant à des dépenses considérables depuis la fameuse affaire des Carolines. Auparavant, ces îles étaient complètement négligées par nos gouvernants, car, en réalité, on n'avait pas besoin de s'en occuper d'une façon particulière. Depuis 1885, nous sommes forcés d'exercer sur elles une surveillence régulière, d'y avoir une garnison, d'envoyer de temps en temps un bâtiment de guerre. Et si vous saviez comme c'est loin de tout, le peu que cela vaut et l'argent que ça coûte !

***

Les *verbenas* ont vécu. Qu'est-ce que c'est que les *verbenas* ? me direz-vous? L'équivalen en français serait *verveine* ; mais on a donné ce nom aux fêtes populaires dont je vais vous parler, parce qu'on disait dans le vieux temps *aller cueillir la verveine*, prétexte cherché la veille de la Saint-Jean pour aller, sur les bords du Manzanarès, voir les dames de la cour de Philippe IV qui s'y rendaient, la figure dissimulée sous d'épaisses mantilles

La coutume reste encore, mais les dames en mantilles manquent. La veille de la Saint Jean, de la Saint Pierre, de la Vierge du Carmel, le peuple se réunit dans les divers quartiers et on y fait la *verbena*. Ces soirs là, on voit les *manolas* avec leurs châles aux couleurs voyantes, le foulard blanc ou rouge sur la tête, venir manger des gaufres et acheter des bouquets de basilic, fleur qui porte bonheur et dont l'odeur pénétrante empoisonne les appartements au bout de quelques heures. On danse au milieu de la rue, on se coudoie, on y voit des personnes haut placées à côté de toréadors ; bref, la *verbena* est une des fêtes populaires les plus goûtées de l'été.

Il y a quelques vingt ans, à la *verbena* du Carmel, nous étions quelques amis confondus, dans la foule, quand nous aperçûmes un landau, duquel trois dames demandaient des gaufres au marchand du coin, en se cachant la figure. Nous approchâmes de la voiture et nous y trouvâmes des visages connus. « Pour l'amour de Dieu ! dit l'une des dames, retirez vous. Je suis venue ici en souvenir de ma jeunesse, mais je ne voudrais pas que l'on dise que j'oublie mes malheurs actuels » Elle nous donna à chacun un œillet blanc et dit au cocher de rentrer au plus vite. C'était l'impératrice Eugénie.

***

Le Globo, journal républicain, organe de M. Castelar, a publié un document qui ne laisse pas de causer une certaine inquiétude. Il s'agit d'une présumée dépêche adressée par lord Dufferin, ambassadeur d'Angleterre en Italie, au marquis di Rudini, président du Conseil des ministres italiens. D'après El Globo, ce document est tombé entre les mains d'un publiciste résidant à Paris, correspondant d'un journal français de province. Il est dit, dans ce document, que sir Fergusson fera de la politique italienne en Egypte et au Maroc. « Les troupes « anglo égyptiennes, dit lord Duf- « ferin, qui occupent toute la vallée « du Nil, ne pourraient pas des- « cendre jusqu'à Kassala, sans qu'un « pacte spécial soit conclu au préa- « lable mais je ne dois pas cacher « à Votre Excellence qu'une expé- « dition à Berber est projetée et « arrêtée déjà, et qu'elle se fera « aussitôt que la saison le per- « mettra. »

Lord Dufferin, d'après El Globo, aurait dit, en outre, et cette déclaration est la cause de l'alarme produite dans les cercles politiques espagnols : « Nous garantirons Tri- « poli contre une agression de la « France ou de l'Espagne, mais « nous exigerons en échange, si le « Maroc était attaqué par une puis- « sance maritime quelconque, qu'on « nous accordât la possession de « Tanger et de Ceuta, qui sont les « clefs du détroit, et qui nous per- « mettraient de défendre Gibraltar »

Qu'y a t il de vrai dans tout cela ? On l'ignore. Mais le supposé document a fait du bruit et pour cause, on sait comment on envisage ici les questions de patriotisme, et la menace d'une attaque contre les places fortes espagnoles a produit un très mauvais effet Reste à savoir si cette fameuse dépêche existe ; les journaux officieux sont d'avis qu'il ne faut pas y ajouter le moindre crédit.

Ne perdons pas de vue cependant, que s'il y a une question marocaine à résoudre, le premier des pays intéressés est sans contredit l'Espagne qui, heureusement, ne demande pas mieux que de rester tranquille.

MONDRAGON

UN PRECOCE MALFAITEUR

Un jeune vaurien de quatorze ans, a été traduit devant le tribunal de police du Jefferson Market, sous l'accusation de vol de grand chemin.

Le prisonnier a déclaré se nommer John Glæser et être le fils d'un barbier de la 3e avenue. Il a reconnu cyniquement sa culpabilité, sans paraître s'inquiéter en aucune façon de la gravité de l'accusation et des conséquences de son crime. Glaeser a raconté que sa mère était morte, que son père s'était remarié, que sa belle mère l'avait chassé de la maison, il y a une quinzaine de jours, et que depuis lors, il logeait dans l'asile des petits marchands de journaux au coin de la 7e avenue et de la 22e rue. En passant dimanche soir vers huit heures et demie, dans la 6e avenue, entre la 21e et la 22e rue, Glaeser a rencontré une jeune fille de treize ans, Maggie Stecstroth ; il s'est précipité sur elle à l'improviste, et lui a arraché des mains son porte-monnaie renfermant 59 cents. Mais la jeune fille a crié, et le précoce voleur n'a pas tardé à être capturé par des passants.

Comme il avait déjà été arrêté une première fois pour vol, mais acquitté ensuite, à cause de son jeune âge, Glaeser a été écroué cette fois, à défaut de $300 de caution, en attendant son procès.

UN MARI QUI VEND SA FEMME

L'année dernière, William Baum, employé dans un restaurant de State street, à Chicago, s'est marié et s'est installé avec sa femme dans un petit appartement où le jeune couple n'a pas tardé à avoir pour pensionnaire un cousin de Baum, le nommé Arthur Walter. Dans les premiers temps, il ne s'est rien passé d'extraordinaire, mais Arthur ayant remarqué que sa cousine avait de jolis yeux, s'est mis à lui faire la cour. Mme Baum, de son côté ayant fait entre les deux cousins une comparaison qui n'était pas à l'avantage de son mari, est devenue folle du bel Arthur. Naturellement, le mari n'a pas pris la chose en bonne part, et il allait se fâcher tout rouge, quand Arthur lui a proposé de lui acheter sa femme moyennant $75.

Baum a accepté sans hésiter cette offre originale, et c'est Mme Baum elle même qui a rédigé l'acte de cession que tous les trois ont signé. Mais au moment d'exécuter le contrat, il s'est trouvé qu'Arthur n'avait pas les $75. Le mari s'est néanmoins montré bon prince et a consenti à accepter le payement par à-comptes, de sorte qu'Arthur s'est trouvé avoir acheté une femme « à tempérament », comme on achète des bijoux ou des meubles. Il a fait du reste très régulièrement les versements convenus, mais après avoir reçu le dernier payement, Baum a été pris de remords et il a réclamé sa femme, disant que tout cela n'était pas régulier. Arthur et Mme Baum, très satisfaits de la transaction, n'ont pas voulu y renoncer et la guerre a été déclarée entre Baum et son successeur. Ils se sont déjà fait arrêter plusieurs fois l'un et l'autre, et aujourd'hui Arthur poursuit son cousin en justice et l'accuse de vol. Trouverait-il déjà avoir payé trop cher l'affection de Mme Baum ?

LE MINISTRE ET LA SERVANTE

Il vient de se produire à Orange (New Jersey) un petit scandale qui est l'objet de toutes les conversations dans cette localité. Une servante d'East Orange, Adelaïde Brown, a pénétré on ne sait comment dans le cabinet de travail de M. Jason, pasteur du temple méthodiste épiscopalien, et, armée d'une cravache, elle a fait pleuvoir sur la tête du ministre une grêle de coups M. Jasan a, non sans peine, désarmé la servante et après l'avoir mise à la porte de chez lui, il est allé au poste de police porter plainte contre elle. Adélaïde a été arrêtée chez ses maîtres et traduite devant le juge de police; après un interrogatoire préliminaire, elle a refusé de fournir la caution exigée, disant qu'elle voulait aller en prison. Le juge a fait droit immédiatement à sa requête. Il paraît que depuis un an environ que M Jason est pasteur du temple d'Orange, la jeune Adélaïde le poursuivait sans cesse de ses assiduités, lui écrivant des lettres enflammées et lui envoyant des cadeaux en témoignage de son affection. M. Jason avait dû lui écrire à son tour pour lui dire de cesser cette correspondance, attendu qu'il ne partageait pas son amour. On suppose que cette lettre en enlevant à Adélaïde toutes ses illusions, l'aura poussée à se venger sur le ministre du dédain qu'il lui témoignait.

LE FEU A BORD D'UN STEAMER

Une partie de plaisir organisée par une société de New-Haven (Connecticut) a failli se terminer d'une façon tragique. Les membres de cette société et leurs invités, formant un total d'environ 1,300 personnes, avaient pris passage sur le steamer *Elm City* qui les avait amenés à New York et à Fort Lee. Après une journée passée fort agréablement, le steamer était reparti à 7 heures du soir pour New Haven quand, à peu près à moitié chemin entre New York et Bridgeport, le feu a éclaté soudain à bâbord, au dessus de la chambre de chauffe. Une épaisse fumée a envahi tout le bateau, et les flammes, trouvant dans les boiseries un aliment facile, ont fait de rapides progrès.

On juge de la panique qui s'est emparée aussitôt des passagers, composés en majorité de femmes et d'enfants. Des cris de terreur se sont élevés de toute part, plusieurs femmes se sont évanouies et d'autres, perdant la tête, voulaient sauter par-dessus bord. Le sang-froid du capitaine et des officiers a conjuré heureusement une catastrophe. Pendant qu'une partie de l'équipage préparait les embarcations de sauvetage à tout événément, les autres démolissaient les boiseries à grands coups de hache et dégageaient le foyer de l'incendie, sur lequel les pompes jetaient bientôt des torrents d'eau. Il a fallu près d'une heure de travail pour se rendre maître du feu, mais il n'y a pas eu d'accident ; seuls un homme et une femme qui occupaient une cabine ont été à moitié asphyxiés par la fumée ; des soins intelligents les ont promptement rappelés à la vie. Le steamer est arrivé vers deux heures du matin à New Haven.

ENTREPOT DE MEUBLES

MEUBLES ! MEUBLES !

Nouveaux et la Grand Marche.

AMEUBLEMENTS DE SALON, DE SALLE A MANGER, DE CHAMBRE A COUCHER DANS TOUS LES GENRES ET TOUS LES PRIX, CHE

Harris & Campbell.

CETTE ANCIENNE ET HONORABLE MAISON DE MEUBLES D'OTTAWA EST CONNUE PAR LE BON MARCHé DE SES PRIX ET PAR LA BONNE QUALITÉ DES ARTICLES QU'ELLE VEND.

Dix pour Cent de Reduction sur tout Achat Argent Comptant.

HARRIS AND CAMPBELL,

Coin des Rues O'Connor et Queen, pres de la Rue Sparks.

GRANDE
REDUCTION
Sur toutes les
TAPISSERIES DOREES
PENDANT UN MOIS.
I. F BELANGER
159 Rue Bank
Téléphone No. 92.

Aux Constructeurs et Entrepreneurs

Nous manufacturons les toitures suivantes :
Toitures "Canada Plate" Toitures Métalliques, Toitures en Fer Galvanisé, Toitures en Cuivre.
Douglass & Haines,
234 rue Wellington.
Agents des célèbres fournaises "Superieur Jewel"

CHARBON.
Les Meilleures Qualités de
Charbon Bitumineux et Anthracite.
Bien Criblé et Tamisé.
O'Reilly & Henry
Bloc Russell, Rue Sparks.

ST. LAWRENCE HOTEL.
BAS DU FLEUVE ST. LAURENT.
RIMOUSKI, P. Q.
Offrant aux touristes le confort de la vie en famille, belle place de bains, air pur, belles promenades en voiture, promenade en bateau et lieux de pêche.
Prix raisonnables pour les familles.
A. ST. LAURENT & CIE.
PROPRIÉTAIRES.

LANDRY & THOMPSON,
Propriétaires d'Express et Charretiers Généraux
DEMENAGENT PIANOS MEUBLES ET
Voitures de plaisir couvertes et ouvertes
Résidence : 307 rue Rideau.
Commandes reçues aux No 157 rue Sparks
OTTAWA.

JONC D'OR SOLIDE
35c. pour un Jonc valant $2
Ce Jonc est fabriqué d'une composition métallique recouverte de deux feuilles lames d'or solide de 22 carats. Il est garanti il gardera son lustre et sa beauté pendant des années. Une garantie "bonne-foi," est envoyée avec chaque jonc, ainsi qu'un blanc, que vous pouvez remplir et renvoyer avec le jonc s'il ne vous donne pas satisfaction, et alors nous vous remettrons votre argent. Ce jonc se vend généralement $2.00, on ne peut le distinguer d'avec un de $100.00 Pour introduire nos montres et nos bijouteries, nous enverrons ce Jonc et en plus notre Catalogue et son Tarif Spéciaux aux Agents, et ... sur réception de 35c. en timbres-poste. L'annonce d'un Jonc de cette qualité n'a jamais été faite auparavant. Envoyez vos commandes aussitôt que possible, car bientôt il sera trop tard. (Envoyez un morceau de papier de la grosseur de votre doigt.) Address: ... 193 Rue Yonge, Toronto, Ont.

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe, par la POUDRE CRESSY
A obtenu les plus hautes récompenses. En vente chez toutes les pharmacies.

HOTEL SAINT LOUIS
43-45 Rue YORK, OTTAWA
Cet Hôtel situé au centre de la cité, a été repeint et amenagé tout en neuf.
ISRAEL MOREAU,
(Du Montreal House, rue Queen Ouest.)
PROPRIETAIRE

-MONTRES D'OR-
POUR—
DAMES.
Nous offrons en vente pour le moment le le plus Grand Assortiment de Montres en Or, ornées de Diamants pour Dames. Aussi quelques Bagues en Diamants, valant $20.00, données pour $11.00. Montres en Argent partir de $5.00 et plus. Montres en Or partir de $9.00 à $200.00. Argenterie et Pendules à des prix très bas, défiant toute concurrence.
BIJOUTIERS EN GROS ET EN DETAIL
98 RUE RIDEAU
A. & A. F. McMILLAN

Guide d'Annonces.

NOUVEAUTES ET MODES.
Bryson, Graham & Cie. 146, 154 Sparks.
Pigeon, Pigeon & Cie. 44, 51 Rideau.
Woodcock, 316, 318 Wellington.
John Murphy & Co. 66, 68 Sparks.
LIBRAIRIE.
P. C. Guillaume, York et Sussex.
VINS ET LIQUEURS.
Neville & Co. 47 Rideau.
ENCANTEUR.
C. Leveque, 71 George
HOTELS ET RESTAURANTS.
Hotel St. Louis, 43 et 45 York
Le Hub, 548 Sussex.
BOIS ET CHARBON.
O. Reilly & Heney, Bloc Russell
TOITURES
Douglass et Haines, 234 Wellington.
BUANDERIE
L. Bélanger, 100 Rideau.
THÉS
Stroud et Bros, 97 Rideau
EPICERIES.
J. Casey, 294 et 96 Dalhousie.
CHAUSSURES.
R. Masson, 102 Sparks.
MEUBLES.
Harris et Campbell, Connor et Queen.
PEINTURES.
J. F. Belanger, 159 Bank.
W. Howe, Rideau.
Geo. Philbert, rue Dalhousie.
HORLOGERS.
A. F. McMillan, 98 Rideau.
H. Norez, 30 Rideau.
J. E. Tremblay, 113 Rideau.
CHARROYAGE.
Landry et Thompson, Rideau.
PHARMACIE.
Belanger et Cie. Rideau et Nicholas.
ASSURANCE.
A. C. Larose, 121 Rideau.
CHAPELLERIE.
R. J. Devlin, Sparks
PHOTOGRAPHIE.
Studio, 117 Sparks
S. Jarvis, 141 Sparks.
QUINCAILLERIE
E. G. Laverdure, 69 et 75 William

MARVELLOUS DISCOVERY MEMORY
Mind wandering cured. Books learned by one reading. Testimonials from all parts of the globe. Prospectus post free, sent on application to Prof. A. Loisette, 237 Fifth Ave. New York.

MEILLEUR ORIGINAL DISPONIBLE